

Renaud, avant de partir, eut de grandes joies.

On sait qu'il avait été dépouillé de tout par les Oulad-Delim en général et par son futur beau-père particulièrement.

Il se passa entre Renaud et Ibrahim une petite scène toute *patriarcale*, patriarcale en ce qu'elle rappelle le stratagème que, pour frustrer Esau de son droit d'aînesse, le patriarche Jacob, de biblique mémoire, n'hésita pas à employer ; il fit, à son aîné mourant de faim, payer un plat de lentilles du prix de l'héritage paternel auquel Esau avait droit.

Le Maure tenta d'en faire autant.

Sur la part d'or volé par lui à Renaud, il prit vingt douros (cent francs) et les lui remit généreusement.

—Tu ne peux voyager sans argent, mon fils, dit-il, prends cette somme, je sais que je la remets entre des mains habiles qui sauront lui faire rapporter cent pour un ! Ainsi qu'en un terrain fertile un grain d'orge en rapporte cent, ainsi rapporteras-tu à Ibrahim, ton père, cent douros pour un !

« Va avec ma bénédiction.

Il étendit les mains.

Renaud mit les vingt douros dans sa ceinture et répondit avec le plus grand sérieux :

—Tes biens seront contuplés s'il plaît à Dieu !

Il pensait :

—Vieux brigand ! Comme tu mériterais d'être étranglé !

Ce viatique, en somme, lui permettait d'accomplir son évvasion, ce qui était le principal.

D'autre part, c'était autant de repris sur ce qu'on lui avait volé, et il espérait bien que jamais Ibrahim ne reverrait un des douros restitués.

Une femme des Oulad-Delim avait eu, dans sa part de butin, deux petits baromètres anéroïdes, deux instruments en cuivre grands comme des soucoupes et ressemblants à des *réveils* dernier modèle.

L'aiguille indicatrice était protégée par un verre épais.

Bien des fois, Renaud avait regretté d'être privé de ces instruments indispensables pour relever les altitudes, consigner les variations atmosphériques.

Il avait dû se consoler de cette perte précieuse.

La Mauresque, en effet, y tenait comme à des bijoux de prix.

Elle s'en était fait des boucles d'oreilles.

Oui, des boucles d'oreilles suspendues aux nattes de sa chevelure d'ébène, à cause de leur poids, et qui lui descendaient jusque sur les épaules.

Elle aussi eut l'idée de faire avec Renaud une opération commerciale ; les baromètres anéroïdes qui lui déracinaient les cheveux, elle se décida à les échanger contre des anneaux d'or.

Elle en voulait quatre, deux pour les bras, deux pour les jambes.

—Je t'en apporterais six ! cria, radieux, le jeune homme en emportant et serrant avec soin ses instruments de physique.

Sa future belle-mère ne voulait pas être en reste de générosité.

Elle rendit à Renaud une boîte contenant des médicaments en échange d'un costume de soie qu'il s'engagea à lui rapporter à son retour du Maroc.

—Si tu n'es vêtu qu'avec ce que tu recevras de moi, se dit-il, gare au soleil !

Il était enchanté d'être remis en possession de sa boîte de pharmacie : elle contenait du sulfate de quinine contre la fièvre, des pilules d'opium pour combattre l'insomnie, bien d'autres médicaments encore.

Aïcha versa des larmes en le voyant partir.

La douleur de la jeune fille qu'il abandonnait serra son cœur.

Il n'en laissa rien paraître, ne se retourna même pas.

Ibrahim fit de même ; les cris, les pleurs de sa femme le laissèrent insensible, sourd en apparence.

Ainsi le veut la superstition musulmane : celui qui part en voyage ne doit pas entendre, ne doit pas voir pleurer sa femme.

Ce serait d'un mauvais présage.

Il fallait qu'Ibrahim eût les nerfs solides pour feindre de ne pas entendre Maïma, sa femme.

Elle poussait de véritables hurlements.

Ses enfants, cramponnés à ses vêtements, accompagnaient leur mère sur un ton suraigu qui déchirait les oreilles de Renaud.

On partit.

Plusieurs Maures étaient du voyage.

Ils allaient à Glimin pour y vendre des chamelons.

La caravane se composait d'une quinzaine de personnes et de vingt-cinq dromadaires.

Le pays qui s'étend entre le Saguiat et Hamra, et l'Oued-Draâh est remarquable par ses soulèvements plutoniques de rochers brisés.

On y voit des lits d'immenses fleuves, une nature âpre, tourmentée, et une variété de paysages qui tranche avec la monotonie du Sahara.

La caravane s'arrêta devant le marabout en terre d'un saint musulman.

Les Maures prièrent sur sa tombe.

Ils se déchaussèrent devant l'entrée, et allèrent baiser dévotement l'endroit marqué d'une pierre où reposait la tête du saint.

Ils firent plusieurs fois le tour du mausolée et vinrent enfin s'asseoir sur la pierre tombale.

Conversant alors avec les mânes du mort, ils lui racontèrent leurs peines, lui confièrent leurs espérances, le priant d'intercéder pour eux au jour du jugement.

Renaud, obligé aux mêmes simulacres, se disait :

—Peut-on allier tant de superstition, de piété, à tant de vices et de férocité !

Après avoir traversé l'Oued-Draâh, fleuve d'eau courante si rare dans ces contrées, la caravane arriva au premier village su-t-marocain qu'on traverse en venant du désert.

C'est le ksar (village) El Albiar.

Il est construit en terre glaise sur le penchant d'une colline.

Renaud était enfin sur les confins du Sahara.

Il se crut sauvé !

Le paysage était pourtant bien triste, bien sauvage.

Seuls, des figuiers de Barbarie en rompaient la monotonie.

Ils formaient des taches vertes sur la surface fauve de la colline.

—Adieu, désert ! pensait Renaud. Adieu, féroces nomades !

Il allait bientôt atteindre les riches contrées du Sud-Marocain.

De loin, entre des chaînes de montagnes, il entrevoyait les plaines fertiles, des villages nombreux, des pâturages verts ; c'était le Sous.

Il allait revoir la France !

Il courrait se jeter dans les bras de sa femme éplorée !

La caravane arriva à Glimin et Ibrahim conduisit Renaud chez le caïd.

Il lui expliqua les raisons qui obligeaient Renaud de Pervençhère à retourner au Maroc.

Le caïd lui offrit l'hospitalité et promit de lui faciliter son voyage.

Renaud considéré comme Maure, put se promener en toute sécurité dans la ville.

Glimin est bâtie sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins pleins de frais sur.

Sa double enceinte est percée de cinq portes.

Les juifs occupent un quartier spécial de la ville, comme dans toutes les cités musulmanes, mais ils y sont moins mal considérés que dans le reste du Maroc.

Il y a chaque année une grande foire où les nomades viennent s'approvisionner.

Le caïd procura un guide à Renaud.

Comme il était sans vêtements, vêtus en nomade, il lui donna une *gilabia*, sorte de grande robe en laine blanche, et, en prenant congé de lui, il lui recommanda d'aller visiter son frère, le caïd de Marrakech.

A quelques heures de Glimin, Renaud et son guide arrivèrent à une petite oasis auprès d'une chaîne de montagnes qui délimite les territoires du Sous et de l'Oued-Noun.

L'oasis est fort belle avec ses bassins limpides et ses palmiers touffus.

Renaud traversa d'abord la partie montagneuse de l'Aït-bou-Amram, la région la plus riche et la plus puissante du Sous.

Il ne pouvait se rassasier du spectacle magnifique qu'offrent les montagnes pittoresques de ce beau pays.

Ses yeux, attristés par le Sahara monotone, se reposaient avec délices sur des prairies émaillées de fleurs, des rivières intarissables, des collines ruiselantes de moissons.

Il rencontrait à chaque instant des villages dont la population, répandue dans les champs, se livrait avec activité aux travaux agricoles.

Renaud longea la côte d'Aglon à Massa, traversa la splendide vallée de l'Oued-Sous, gagna Agadir dont la position, au pied de l'Atlas, au fond d'une baie, en fait un magnifique port naturel.

Il contourna les Montagnes de l'Atlas au cap Gir, croisa les provinces du Haka et des Oulad-bou-Sha, et arriva à Marrakech.

Il se présenta au caïd pour lequel il avait une lettre de recommandation.

Le caïd le reçut très bien, lui donna l'hospitalité, et lui offrit un somptueux repas.

Renaud fut témoin, à Marrakech, d'une fête religieuse célébrée par des nègres.

Des tambours et des castagnettes de fer forment la musique des nègres qui arrivent — une cinquantaine d'hommes et de femmes — en jouant de leurs barbares instruments.

Ils chantent dans une langue inconnue.

Au milieu de leur troupe est un bouc noir que deux femmes, une vieille et une jeune, mènent en le tirant par les cornes qui, ainsi que les sabots, sont dorées.

Le caïd explique à Renaud que les nègres vont sacrifier le bouc, qu'ils ont eu de la peine à se le procurer car il faut qu'il soit noir et sans tache.